

Journal de Roubaix

Cinquante-quatrième année. — N° 2

ADMINISTRATION : 71, Grande-Rue à Roubaix

SAMEDI 31 JANVIER 1909

TARIF D'ABONNEMENTS

Roubaix-Tourcoing, Le Nord et les Départements limitrophes	Trois mois..... 5 francs
Les autres Départements et l'Etranger le port en sus.	Six mois..... 10
Agence particulière à Paris, 26, rue Feytaud	Un an..... 18

5 Centimes

BUREAUX ET RÉDACTION :
ROUBAIX : 71, Grande-Rue & TOURCOING : 5, rue Carnot
TELEPHONE 554 & 1070 TELEPHONE 1240
ÉDITION DU MATIN

5 Centimes

ABONNEMENTS & ANNONCES

A Roubaix.....	Aux bureaux du Journal, Grande-Rue, 71
A Tourcoing.....	Aux bureaux du Journal, rue Carnot, 5
A Lille.....	Chez M. Henri Leroy, rue de la Station,
A Tournai.....	Chez M. Verdier, 28, rue Bourdon, Quézennes
A Paris et à Bruxelles	Dans les agences de publicité.

En vente à Paris dans toutes les Bibliothèques des garcs et dans les principales librairies

LE CATACLYSME D'ITALIE

Le Journal de Roubaix, qui a toujours porté, jusqu'à présent, la date du lendemain, sera, à partir du 31 janvier 1909, daté du jour de sa publication.

CE QUE JE SUIS

Connaissez-vous et appréciez-vous bien, lecteurs, l'ami qui, tous les jours, par tous les temps, à la même heure, frappe à votre porte et vient vous distraire agréablement ?

Chaque jour, pour vous plaire, il vous apporte des illustrations et des nouvelles inédites. Il est l'ami de la maison que vous recevez mal s'il arrive trop tôt, et plus mal encore s'il arrive trop tard. Il attend votre réveil quand vous dormez, veille à votre chevet quand vous souffrez.

Cet ami vous parle chaque matin de ce qui vous intéresse, sans vous obliger à prêter l'oreille à ce qui ne vous intéresse pas. Il partage vos joies, vos peines, vos succès. Il s'intéresse à la salubrité de vos maisons, à vos impôts, à l'hygiène de vos rues, à la qualité de l'eau que vous buvez, aux conduites de gaz comme à la conduite des affaires de son temps. Vous pouvez tout lui dire, tout lui écrire, il répond avec empressement à vos demandes, vous renseigne discrètement sous une forme que vous seul comprenez. Il vous accompagne en voyage ou attend votre retour selon votre bon plaisir.

Un vieux monument disparaît, il vous en refait l'histoire, suit d'un œil attentif sa démolition, il ressuscite les pierres, les fait parler ; les plans nouveaux sont à peine conçus qu'il vous les apporte, et les remet à vos critiques. Un personnage officiel, un confrencier, une troupe théâtrale nous arrivent, votre ami les suit, vous rend compte de leurs faits et gestes, apprécie leur talent.

Un dîner intime réunit les membres d'une société, l'ami accepte toutes les invitations, se fait représenter pour se multiplier, et tout cela, pour vous donner le menu... par le menu.

Votre ami, fidèle à son titre depuis plus de cinquante ans, ne vieillit pas, il est en quête de tout ce qui est progressif, il suit d'un œil observateur et attentif le mouvement politique et social, il emboîte le pas à toutes les découvertes, suit les évolutions de la mode, comme le roman ou la pièce en vogue. Pour votre agrément, il a des correspondants à la Chambre et au Sénat, il a ses agences de renseignements, son fil télégraphique, ses fils téléphoniques.

Une armée de reporters parcourt chaque jour la ville et les moindres villages de la région, en quête de la petite nouvelle, comme de l'événement sensationnel.

Survient une difficulté entre patrons et ouvriers, une nouvelle qui donne lieu à discussion, il va interviewer les intéressés, vous rapporte fidèlement, sans parti pris, les appréciations et les raisons de chacun.

Pour votre édification, il a le plus grand respect de la vérité, et veut mériter votre confiance. Toutes les nouvelles sont l'objet d'une enquête minutieuse, et la nuit, pendant que marche le téléphone, les rédacteurs donnent la forme concise à la nouvelle que vous lirez le matin. Toute la nuit, votre ami a travaillé pour vous arriver bon premier, et assister, sans le partager, à votre déjeuner.

Cet ami vaillant, impartial, honnête, c'est votre journal : c'est le Journal de Roubaix. Sans se flatter jamais, tirant parti, au contraire, de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il entend — sachant qu'au fond des erreurs, il y a souvent une parcelle de vérité — il continue sa publication journalière, avec une philosophie qui fait l'éloge de son caractère.

Le journal, mais il est à tout le monde, et n'appartient à personne ! Il appartient à l'opinion ! C'est l'opinion qui le fait grand ou petit. C'est donc à vous, lecteurs, que je dois ma diffusion, mon grand tirage. Chaque jour, je suis tiré à plus de 65,000 exemplaires ; le dimanche, jour de lecture, on me tire à 90,000.

Si, dans chaque famille, trois ou quatre personnes me lisent, comptez le nombre de mes lecteurs, et demandez-vous les appréciations diverses dont je suis l'objet. Chacun me prend pour la partie qui l'intéresse, aussi bien pour le feuilleton que pour les annonces, les cours de bourse, l'article de fond, l'article de mode, le compte-rendu de la fête à laquelle on a assisté, la chronique sportive ou les faits divers ; et si vous entendez ce que j'entends chaque jour :

Le même numéro est accueilli chaque jour par les uns, avec colère par les autres ; dans la même famille, les uns font mon éloge, les autres m'en font peu ; tous les jours, je suis trouvé, selon les lecteurs, trop démocrate, trop républicain, trop large d'idées, trop bourgeois, trop progressiste, trop conservateur, et souvent trop clérical. Tout cela dépend de l'opinion du lecteur, et parfois aussi de l'état de son estomac.

Si je suis un peu râlé, il me trouve mauvaise laune ; si je suis de toute robe marquée, il me réprimande.

Le lecteur veut beaucoup de nouvelles ; pour me bourrer, on me met à la torture, on m'imprime en petits caractères, parfois on m'enlève des nouvelles déjà composées pour les résumer, et m'écraser plus de place à la dernière heure ; j'arrive hâlé, sans que vous, car le porteur qui se charge de ma distribution attend attendu partout à la même heure.

Je vous ai dit comment je suis reçu ; je me console, croyez-le, en me disant que les choses les valeurs sont toutes déboulées. Au fond, le lec-

teur et moi faisons bon ménage ; il ne pourrait pas plus se passer de moi que je ne pourrais me passer de lui, et puis, n'est-ce pas toujours sur ce qu'on aime le plus, qu'on bougonne le plus volontiers.

L'essentiel, donc, est que nous continuions à nous entendre de la bonne façon, en nous faisant une guerre honnête et loyale, dans la discussion des opinions et des idées.

Aujourd'hui, 1^{er} janvier, vous permettez à votre vieux ami de vous exprimer ses vœux et ses souhaits et de vous dire ce que sera, pour lui, 1909.

Le vœu d'un journal est qu'on le lise — je suis lui ; — je n'ai qu'à vous souhaiter de bons yeux et une longue vie pour me lire longtemps ; un peu d'indulgence pour mes caractères, et beaucoup de sévérité pour votre journal. Ce sont les exigences du lecteur qui m'ont fait si complet. Demandez-moi donc beaucoup, recommandez-moi à vos amis, servez-vous de ma publicité, c'est elle qui me permet d'être si complet ; car vous pensez bien, lecteurs, qu'au prix où se vend le papier, le petit sou qui sert à me payer, avec une commission de deux centimes au porteur, ne pourrait y suffire.

Ce que sera pour moi 1909 : Je serai imprimé sur deux nouvelles rotatives qui sortiront dans quelques semaines des établissements Marioni, et qui me permettront, vu leur perfectionnement, d'être imprimé plus tard, avec une dernière heure plus complète, et de paraître plus tôt.

L'administration du journal s'est assurée la collaboration d'écrivains distingués, qui donneront, chaque semaine, au journal, une chronique féminine, un article de mode et une revue de la quinzaine. Vous me direz, lecteurs, si vous êtes contents.

Et maintenant, permettez-moi de jeter un coup d'œil sur l'année qui vient de finir. Elle fut cruelle, vous le savez. Avec moi, donnez un souvenir ému à M. Alfred Reboux, qui me prit tout petit, à qui je dois d'avoir grandi, et qui, pendant plus de quarante ans, avec une énergie inlassable, une prudence habile, un esprit foncièrement chrétien, une plume délicatement éloquent, m'a dirigé, conduit, fortifié et animé de son souffle.

Ses recommandations constantes à ses collaborateurs témoignent d'une longue expérience, d'un esprit large, élevé, d'une conscience délicate :

Écrivez scrupuleusement votre métier de journaliste, révélez la vérité en tout et toujours, le lecteur y a droit ; vous forcerez sa confiance.

Soyez courtois, même avec vos adversaires ; mérités leur estime. Combattez les idées, respectez les personnes.

On ne gouverne pas par la haine, on règne par l'amour.

Soyez indépendants, vous serez forts.

Écrivez avec une conscience désintéressée ; malgré les divergences d'opinions, marchez d'un commun accord pour le bien, vers la justice.

Le journaliste écrit pour le peuple et non pour lui. Ne faites pas le journal pour vous, faites-le pour vos lecteurs.

Sachez vous servir de la presse : c'est une arme terrible qui, trop souvent, a corrompu et perverti les mœurs ; mettons-la au service de la démocratie.

La route est donc tracée. Je n'ai qu'à la suivre.

LE « JOURNAL DE ROUBAIX »

CONSEIL DES MINISTRES

Paris, 31 janvier. — Les ministres ont tenu conseil ce matin ; ils ont examiné une demande de loi déposé par le Syndicat de la Presse, en vue de secourir les victimes de Sicile.

Les Croix du 1^{er} Janvier

Les nominations dans la Marine

Paris, 31 décembre. — Sur le rapport du ministre de la Marine, sont élevés à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur : les vicemiraux Marquis et Jaureguiberry.

Sont, en outre, promu au grade de commandeur : le contre-amiral Krantz et le médecin général de 2^e classe Gués.

Au grade d'officier : les capitaines de vaisseau Jocard du Plessix et Fontarbe ; les capitaines de frégate Reverdy, Le Fournier, Baude, Bonnet, J. Trotter, Fontaine, Bonon, Simon, Biall et J. Tellet ; les lieutenants de vaisseau Tissot et Chardon ; les mécaniciens inspecteurs de 2^e classe Desiard et Rousseau ; le contrôleur de 1^{re} classe Devos ; l'ingénieur hydrographe Drieuqueux ; le commissaire principal Carrière.

Aux termes du même décret, sont promu : Au grade d'officier, les capitaines de frégate André Fouet et Raffier Dufour ; le médecin en chef de 1^{re} classe Kermorvan.

L'affaire Steinheil

Paris, 31 décembre. — Depuis son dernier interrogatoire, Mme Steinheil n'a reçu, que quelques rares visites de sa fille et de M. Chabrier.

Mais en revanche, suivant une personne que ses occupations obligent à se rendre souvent à Saint-Lazare, la veuve recevrait de multiples cadeaux, que de généreux et anonymes donateurs lui envoient quotidiennement.

C'est ainsi que lui est parvenu avant-hier, un écrit renfermant une bague de prix avec ces simples mots sur un bristol : Pieux hommage de qui vous savez !

M. Pons, directeur de la prison de Saint-Lazare a fait déposer chez M. André tous ces cadeaux.

CHOSSES ET AUTRES

Le préfet du département de l'Aisne est le plus heureux des préfets. Il ne peut faire un pas sans avoir toute la matrasse à ses trousses et criant à l'enfer :

« Vive m'sieu le préfet ! »

« Pourquoi cette popularité ? »

« Parce qu'il est tous les jours, pour nos lampions, le premier de la classe ! »

Réflexion d'un bohème :

« C'est drôle : quand madame Steinheil était grande, elle disait : « Je vais chez ma tante Lily », et personne ne se doutait de rien. »

Moi, en pareil cas, je dis simplement : « Je vais chez ma tante ! » et tout le monde comprend.

UN ATTENTAT au Ministère de l'Intérieur (?)

Pour se faire justice, un aggré près le tribunal de commerce d'Ajaccio, tire six coups de revolver contre le bureau de M. Clémenceau.

Le président du Conseil n'était pas là

Benedetti arrêté

Paris, 31 décembre. — Le bruit s'est répandu samedi vers 6 heures du soir, qu'un individu avait tiré des coups de revolver.

Voici d'après les premiers renseignements, ce qui s'était passé :

« Un individu aurait, vers 6 heures, tiré plusieurs coups de revolver en l'air, devant la grille du ministère de l'Intérieur, place Beauvau.

Aussitôt appréhendé, la sentinelle, et les agents qui se trouvaient à proximité, il a déclaré à un fonctionnaire qu'il avait un procès pendante, pour lequel il ne pouvait se faire rendre justice, il avait voulu aujourd'hui en faisant son geste appeler l'attention sur lui. »

UNE NOTE OFFICIEUSE

Voici sur cet incident la note communiquée à 6 heures 30, par les agences officielles :

« Un individu originaire de la Corse et nommé Benedetti, a tiré à 6 heures du soir, plusieurs coups de revolver, dans la cour du ministère de l'Intérieur, non loin des fenêtres du bureau du président du Conseil.

L'individu ne visait et n'a blessé personne.

A QUEL MOBILE A-T-IL OBEI

Il résulte des premiers renseignements recueillis sur cet incident que cet individu ne serait ni un fou, ni un anarchiste.

Il aurait simplement voulu manifester par ce geste, le mécontentement qu'il éprouve, à ne pas voir une de ses requêtes approuvées par le ministère de l'Intérieur et attirer sur lui de cette façon l'attention du gouvernement et du public.

Benedetti a été arrêté sans difficulté et conduit au commissariat de la rue d'Anjou, où l'on a procédé à son interrogatoire.

BENEDETTI VISAIT-IL M. CLÉMENCEAU

Benedetti n'a pas tiré en l'air, comme on le disait tout d'abord, mais bien dans les vitres du cabinet de M. Clémenceau, dont deux vitres ont été brisées.

COMMENT S'EST PASSE L'INCIDENT

Voici, d'après une enquête faite sur place, comment s'est produit l'incident du ministère de l'Intérieur. Vers 5 heures un individu entra dans la cour du ministère.

Quelques secondes après, deux détonations écheches attirèrent l'attention du concierge.

Ce dernier vit aussitôt l'individu qui venait de passer, tourné vers les fenêtres du cabinet de M. Clémenceau, un revolver à la main, braqué dans cette direction avant que l'intervention du concierge devint efficace.

Quatre nouvelles détonations avaient retenti et les vitres du cabinet ministériel, vide en ce moment, volaient en éclats.

Les deux premières balles s'étaient logées dans la tapisserie ; les quatre autres dans le plafond.

L'individu fut arrêté immédiatement et conduit au commissariat du quartier.

Interrogé par M. Leproust, il déclara se nommer Antonio Benedetti, 47 ans, aggré près le tribunal de commerce d'Ajaccio.

Arrivé à Paris le 12 octobre, il était descendu à l'hôtel International, quai d'Austerlitz.

Interrogé sur le mobile de son attentat, Benedetti a répondu :

« J'ai voulu simplement attirer l'attention sur moi, car je soutiens actuellement un procès contre le ministère de l'Intérieur. Maître Trozel, 112, rue de Rivoli, est chargé de mes intérêts. »

L'arme dont s'est servi Benedetti est de fort calibre, à balles blindées.

Les affaires d'Orient

Un projet d'insurrection en Bosnie-Herzégovine

Londres, 31 décembre. — On télégraphie de Belgrade au « Daily Mail » :

« En janvier, un millier de bandes, chaque comprenant vingt hommes, commenceront leurs opérations en Bosnie et en Herzégovine. Chaque homme portera deux fusils et cinq bombes. Il faut sur deux jours deux habitants pour faciliter l'insurrection. Le type de bombe est tout à fait nouveau. Chaque explosif à la forme d'un cœur, et est enroulé sur le côté. Les expériences faites montrent qu'il est possible de le lancer à une distance de trente mètres, sans que la bombe ait été touchée et que cent mille de ces bombes seraient prêts pour l'insurrection. »

Pourquoi y a-t-il des hussards casernés à Crestel ?

Ces questions pourraient être considérablement allongées. Il est difficile de constater qu'un danger pressant se présente pour le côté de l'Allemagne. Et il est admis de façon générale que la partie la plus réserrée du Limbourg, est exposée à un coup de main des Allemands pour faire pénétrer des troupes par les. en Belgique, dans l'éventualité d'une guerre franco-allemande.

« Le Patriote » de Bruxelles, écrit à ce sujet :

« Il y a encore un régiment d'infanterie réparti dans les grands centres industriels de la Basse-Ruhr : Essen, Mulheim, Duisburg, Dortmund. Il y a donc — si l'on va jusqu'à Bonn et Munster un Westphalie — dix régiments d'infanterie dans une contrée de 2 millions 600,000 habitants, comprenant des agglomérations industrielles et commerciales comme il n'en est pas d'analogues sur le continent. »

Comment l'« Eendracht » de Maastricht, et tous les journaux qui lui ont fait écho, peuvent-ils voir, dans cette situation, la justification de leurs alarmes pour la frontière hollandaise-belge ?

« Vive m'sieu le préfet ! »

« Pourquoi cette popularité ? »

« Parce qu'il est tous les jours, pour nos lampions, le premier de la classe ! »

EN SERBIE

Démision d'un ministre serbe de la guerre

Belgrade, 31 décembre. — Le général Stepanovich, ministre de la Guerre, a donné sa démission, qui a été acceptée par le roi.

La grève générale de 24 heures échoué A BUDAPEST

Budapest, 31 décembre. — La grève que nous avions annoncée hier, avait pour but de protester contre la réforme électorale du comte Andrássy et principalement contre la pluralité du vote, les ouvriers et socialistes réclamaient le suffrage universel.

Cette grève a commencé jeudi matin, mais sur 10,000 ouvriers, 4,000 seulement, comme nous l'avions fait prévoir, ont cessé le travail, en environ 2,000 l'ont repris cet après-midi.

Les journaux seuls ne paraissent pas, les compositeurs d'imprimerie étant au nombre des grévistes. Les restaurants et cafés sont fermés. La tranquillité n'est pas troublée.

Les manifestations au quartier Latin

Le Conseil de l'Université exclut les délégués de différentes facultés pendant un an

Paris, 31 décembre. — On se souvient que le 23 décembre, des manifestations envahissant la Sorbonne, occupèrent l'amphithéâtre Guizot et forcèrent un professeur de la faculté des Lettres, M. Puech, à quitter la salle où il arrivait pour faire son cours.

L'un des manifestants, M. Pujo, fit un cours sur Jeanne d'Arc ; deux de la faculté des Lettres, un de la faculté de Médecine.

Le Conseil de l'Université a prononcé contre eux l'exclusion de toutes les facultés et écoles d'enseignement supérieur jusqu'au 1^{er} novembre 1909.

Les tremblements de terre en Sicile et en Calabre

Les survivants de Messine : 15.000 seulement. — La lutte entre survivants affamés. — L'arrivée de survivants à Naples. — Émouvant récit.

EN SICILE

COMBATS D'AFFAMES

Messine, 31 décembre. — Une scène épouvantable s'est déroulée hier, parmi les décombres du bâtiment qui était jadis l'édifice des douanes.

Quelques douzaines de survivants, des groupes hargnards, lugubres, affamés, y étaient venus rôder, à la recherche de quelque nourriture. On pensait justement qu'on aurait pu retrouver dans les anciens dépôts un peu de farine, quelques caisses de conserves, des fruits, des barriques d'huile et du fromage.

En effet, les premiers virent eurent la chance d'emporter avec eux un peu de blé. Les misérables qui suivirent, n'ayant plus rien trouvé, assaillirent les premiers et engagèrent une véritable bataille, à coups de revolver et de couteau.

On se disputait chaque morceau avec la violence que la lutte n'avait plus rien d'humain. Tous ces affamés se ruaient les uns sur les autres. Plusieurs tombèrent égarés en défendant une poignée d'haricots secs, quelques livres de farine.

Un malheureux fut littéralement cloué contre

la mer, du port au village du Phare, était défoncée, crevassée, couverte de l'eau et de la boue laissées par le raz de marée.

Le professeur Bruschettini, après être resté quelque temps près du port et s'être réuni avec quelques amis, qui avaient eu comme lui la chance d'échapper au désastre, s'achemina vers une maison de campagne placée sur les collines qui entourent Messine.

Il traversa, de la sorte, une contrée entièrement ravagée, convertie de débris de maisons et battue par une des bandes de gens affolés qui couraient à droite et à gauche comme des fous.

Vers le soir, du site élevé où le professeur s'était réfugié avec sa famille et ses amis, on voyait ce qui restait de la ville flambée comme un buche.

A un moment, les flammes de plusieurs projecteurs électriques, venant de la mer, firent bondir de joie. Ils crurent à l'arrivée d'une escadre italienne. Malheureusement, ce n'étaient que les ferry-boats venant de la côte calabraise.

BLESSES ET SURVIVANTS A NAPLES

Depuis vingt-quatre heures, les survivants arrivent à Naples.

Hier, dans la nuit, c'est le bateau italien « Cris-



Le détroit de Messine et les côtes de Calabre

une planche par un coup de couteau. Il tenait à la main son petit enfant.

RIEN QUE 15.000 SURVIVANTS A MESSINE

Milan, 31 décembre. — Les dernières dépêches qui parviennent des lieux du sinistre sont ou ne peut plus effroyables. Les victimes dépassent certainement cent mille, car on assure que les survivants de Messine ne sont pas plus de 15,000, alors que la population de la ville atteignait 150,000. A ces chiffres épouvantables, il faut encore ajouter 40,000 victimes de la côte de la Calabre.

MILLE SURVIVANTS DE MESSINE RETROUVÉS SOUS LES DÉCOMBRES

Rome, 31 décembre. — Le commandant du « Makharoff » déclare que les marins russes ont sauvé à Messine, mille survivants sous les débris ; il ajoute que les morts à Messine, atteignent quatre-vingt mille.

Le contre-torpilleur « Cognée », dont nous avons signalé l'avarie est revenu à Toulon.

Un autre contre-torpilleur est parti aussitôt rejoindre l'escadre de l'amiral Lepout.

UNE ÉMOUVANTE RELATION

Le professeur Bruschettini a fait cette émouvante relation de la catastrophe :

Il dormait profondément, avec toute sa famille, quand il fut brusquement réveillé par un bruit semblable au roulement d'une voiture sur des pierres. Il sentit le mur mitoyen auquel son lit était appuyé se fendre de haut en bas. Heureusement, le mur ne tomba pas.

Le professeur, avec sa femme et ses enfants, se sauva dans la rue ; mais les tas de décombres qui s'élevaient de tous les côtés étaient tellement hauts et la poussière qui s'en soulevait si épaisse que les fuyards furent obligés de rentrer dans la maison et de camper dans la cour.

La, ils restèrent prisonniers, tremblant à toutes les nouvelles secousses qui étaient accompagnées de grondements souterrains et d'explosions formidables.

Voulant à tout prix sortir de leur situation terrible, ils réussirent à enfoncer deux portes qui donnaient sur un passage souterrain et purent ainsi parvenir au port.

A la clarté du jour qui se levait, ils virent un spectacle lugubre : la ville n'existant plus. Quelques maisonnettes à un étage restaient seules à indiquer l'ancien emplacement de Messine.

Une foule hébété, paralysée par l'épouvante regardait à l'air, ne se rendant pas compte encore de ce qui était arrivé, de la chose épouvantable qui s'était accomplie en l'espace d'une demi-minute. Mais ce qui était surtout effrayant, c'était l'énormité de cette foule. On était, à cette heure sinistre, les cent mille habitants de la ville et les cinquante mille des faubourgs qui manquaient ?

Sous les ruines, évidemment.

La promenade magnifique qui s'étend le long de

tofor-Colombo », qui en ramené une soixantaine ; aujourd'hui, le magnifique alléant « Therapia » et le cuirassé russe « Makaroff » en ont débarqué plus de six cents.

C'étaient des blessés qui n'avaient plus figure humaine, véritables bouillottes dont la vie était terminée ; c'étaient des cadavres d'hommes et de femmes défilés à proximité du port (d'autres ont été jetés à la mer pendant la traversée) ; c'étaient des gens sans dents apparentes, mais dans un état mental tellement déplorable qu'ils juraient peut-être plus vite que les autres, les traits décomposés, les yeux hagards, la bouche contractée en des rictus horribles ; l'épouvante de la minute tragique était figée sur leurs masques effrayants.

On les a laissés partout, jusque dans les casernes. De toutes les casernes, que les officiers ont cédées aux malheureux, partent des plaintes déchirantes ; dans les couloirs et sur les ponts errent des ombres éperdues.

Quelques-uns, plongés dans une espèce d'idiotisme, regardent devant eux, avec un morne silence. D'autres, frappés de folie, lancent des cris lugubres.

Le débarquement offre un spectacle saisissant. Dans l'arsenal militaire, on a dressé une grande tente, sous laquelle se tient la duchesse d'Aoste. C'est elle qui reçoit les malheureuses victimes, qui adresse à chacune un mot de consolation, qui préside à leur distribution dans les hôpitaux et dans les postes de secours, qui active les préparatifs.

Le commandant du « Therapia », à bord duquel la princesse Hélène d'Orléans est montée sitôt qu'il eut entré dans le port, me fait une description saisissante de l'œuvre de sauvetage accomplie par son équipage.

Il était à Malte, se dirigeant sur Smyrne et Constantinople, quand il a reçu de sa compagnie l'ordre de retourner à Messine, de recueillir autant de survivants qu'il pourrait et de les transporter à Naples.

Messine brûle toujours.

LES SURVIVANTS MANQUENT DE TOUT

Rome, 31 décembre. — M. Bertolini, ministre des travaux publics télégraphie de Milazzo à M. Giolitti :

L'incendie continue à Messine. Plus de la moitié de la population est ensevelie sous les décombres. On craint fortement une épidémie.

Une partie de la population, réfugiée aux alentours, est menacée de faim.

Il faudrait donc, à mon avis, tâcher de les évacuer, le plus tôt possible, sur d'autres lieux. On manque complètement d'eau, de vivres, d'air. Envoyez-moi des échelles, des vêtements, des appareils d'éclairage.

Un personnel nécessaire est absolument indisponible.

Veuillez émettre de suite un service quotidien établi entre Milazzo et Naples.